



CLASSIQUES
GARNIER

MENINI (Romain), « Rabelais et Montaigne, lecteurs jumeaux ? (dans les marges du “Giraldus”) », *Bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne Saveur du savoir Mélanges Alain Legros*, n° 72, 2020 – 2, p. 109-115

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-11356-0.p.0109](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-11356-0.p.0109)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2021. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

MENINI (Romain), « Rabelais et Montaigne, lecteurs jumeaux ? (dans les marges du “*Giraldus*”) »

RÉSUMÉ – Cet article montre que, contrairement à ce qu'il laisse entendre dans les Essais, Montaigne lisait bien le grec. Il commente ensuite les annotations faites par Montaigne sur l'ouvrage de Giraldi le *De deis gentium* (Bâle, J. Oporin, 1548). S'appuyant sur le travail d'Alain Legros consacré à cet exemplaire, la présente contribution analyse l'usage que faisait le jeune Montaigne des compilations, usage non différent de celui de Rabelais.

MOTS-CLÉS – humanisme, marginalia, Pontus de Tyard, miscellanées, hellénisme

MENINI (Romain), « Rabelais and Montaigne, twin readers? (in the margins of “*Giraldus*”) »

ABSTRACT – This article shows that, contrary to what he suggests in the Essays, Montaigne could read Greek. It then comments on the annotations made by Montaigne on Giraldi's *De deis gentium* (Basel, J. Oporin, 1548). Drawing on the work of Alain Legros on this copy, this contribution analyses the use that the young Montaigne made of the compilations, a use no different from that of Rabelais.

KEYWORDS – humanism, marginalia, Pontus de Tyard, miscellanea, Hellenism

RABELAIS ET MONTAIGNE,
LECTEURS JUMEAUX ?
(DANS LES MARGES DU « GIRALDUS »)

« Tête bien pleine » contre « tête bien faite » ? Voire !

Une fois remise au bazar des conceptions simplistes l'opposition (hélas !) scolaire entre Rabelais et Montaigne, la place est libre pour de récents travaux qui montrent que les deux géants du XVI^e siècle français – *humanistes* au plein sens du terme, chacun à leur manière – ont partagé de nombreuses lectures, dans les livres des Anciens¹ comme dans ceux des Modernes².

Certes, entre ce que nous savons de la « librairie » de Rabelais et de celle de Montaigne, une différence au moins crève les yeux : la part des livres grecs est omniprésente dans le cabinet du premier³, là où elle n'apparaît que minoritaire chez le second – surtout une fois que, grâce à Alain Legros, on a fait la part de ce que la bibliothèque de l'auteur des *Essais* devait à l'ami La Boétie, helléniste de première force⁴. De fait, La Boétie comme Rabelais entretenaient avec la tradition grecque un rapport de lecteur-philologue – voire de « grammairien » –, lequel n'est

1 Voir Raphaël Cappellen, « Annoter Rabelais grâce à Montaigne : sur deux emprunts à Suétone dans *Gargantua* », *L'Année rabelaisienne*, n° 5, 2020, à paraître.

2 Voir Claude La Charité, « Montaigne lecteur de l'édition rabelaisienne de Politien », *BSIAM*, vol. 71, n° 1, 2020, p. 185-189. Sur le *Politien* (Lyon, S. Gryphe, 1550) hérité de La Boétie (Bordeaux BM, PF 6920/1 Rés. coffre), voir – outre le site du projet MONLCE : < montaigne.univ-tours.fr > – Alain Legros, « Dix-huit volumes de la bibliothèque de La Boétie légués à Montaigne et signalés par lui comme tels », *Montaigne studies*, n° 25, 2013, p. 177-188.

3 Voir notamment Olivier Pédeflous, « Sur la bibliothèque de Rabelais », *Arts et Savoirs*, n° 10, 2018, texte en ligne ; et Romain Menini, *Rabelais altérateur. « Græciser en Français »*, Paris, Classiques Garnier, 2014, Appendice, p. 1027-1037.

4 Alain Legros, « Trois livres annotés par La Boétie et légués à Montaigne », *Montaigne Studies*, n° 16, 2004, p. 11-36 ; *Id.*, « Dix-huit volumes légués... », art. cité ; *Id.*, *Montaigne manuscrit*, Paris, Classiques Garnier, 2010, *passim* ; et *Id.*, « Dix-neuf livres marqués "b." par Montaigne », site MONLCE, texte en ligne (24/04/2019).

peut-être pas l'essentiel du lien, pourtant puissant, qui unit durant toute sa vie l'auteur des *Essais* à l'hellénisme. Mais plusieurs exégètes s'attachent depuis plusieurs années à regarder avec méfiance l'aveu consigné dès 1580, un rien trompeur : « Je n'entens rien au grec » (II, 4), langue dont le trop humble Michel dit n'avoir « quasi point d'intelligence » (I, 26). « Au rebours », selon les mots de Panurge, nous avons appris, à la lecture des travaux d'Alain Legros, comment passer outre cette sentence catégorique pour examiner « la main grecque de Montaigne », apte à faire siennes phrases et pensées puisées à la source hellène. « Non comme grammarien » (III, 2, EB), soit ! – mais la « moyenne intelligence » du grec dont s'excusait Montaigne (II, 10), devenue « puerile et aprantisse » sur l'Exemplaire de Bordeaux, n'a rien d'un détail négligeable, malgré l'auteur lui-même qui s'emploie à dissimuler « à tout le moins son goût certain pour les *mots grecs*⁵ » derrière l'*éthos* de l'apprenti perpétuel, en seigneur cavalier qui ne craint rien tant que l'accusation de pédantisme.

Faut-il rappeler que la bibliothèque de Montaigne a comporté, très tôt – dès 1549 –, l'*Alphabetum græcum* republié par Robert Estienne⁶ ? Le jeune Michel achevait alors sa quinzième année : il compulsait, en helléniste qu'on imagine à peine débrouillé, un manuel que Rabelais avait sûrement potassé lui-même dans les années 1520, avant de le rééditer chez Sébastien Gryphe en 1533⁷. Il est vrai que Montaigne a lu cet instrument de travail dans la version longue de Janus Lascaris, là où Rabelais n'en avait réédité naguère – sous le même titre – qu'une version plus brève (et passée à la lime érasmienne). Mais s'il fallait esquisser ici le portrait de l'artiste en jeune homme, c'est-à-dire *à l'étude*

5 *Id.*, « La main grecque de Montaigne », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. 61, n° 2, 1999, p. 461-478, ici p. 471.

6 BnF, Rés. A 6848, pièce 2 (reliée après la *Paraphrasis in triginta Psalmos de Flaminio*, 1546). Voir, concernant cet exemplaire, les précisions d'Alain Legros sur le site MONLCE : « ex-libris autographe *Michaelis montani 1549 / 16* [corrigé en] *15* puis *2 s(olido)s* (authentification et description par Marie-Josèphe Beaud en 1990 : *Bulletin du bibliophile*, 1990, n° 2, p. 397-404) ; Jésuites de Paris (maison professe). La correction par surcharge de 16 [ans] en 15 [ans] s'explique sans doute par le fait que Montaigne a acquis ce livre au début de l'année 1549, comme il le précise sur la page de titre d'autres ouvrages achetés la même année (à Paris ?) aux "calendes de janvier", âgé de "presque 16 [ans]", donc manifestement tenté de se vieillir un peu : Térence 1538, César 1543, Virgile) » (<https://montaigne.univ-tours.fr/flaminio-marco-antonio-paraphrasis-in-triginta-paris-estienne-1546-1548/>; consulté le 29/10/2020).

7 Voir Romain Menini, « Une nouvelle édition rabelaisienne : l'*Alphabetum græcum* publié par Gryphe en 1533 », *L'Année rabelaisienne*, n° 2, 2018, p. 87-126.

(toute bovaryenne casquette mise à part), peut-être la tête ardemment adolescente de *Montanus* aurait-elle plus de ressemblance qu'on n'a voulu le croire avec celle d'un certain *Rabelæsus*, lequel indiquait sur ses livres, jusqu'aux années 1540, qu'il entendait en être un lecteur plein de zèle⁸ (« σπουδαιότατος »). Simple passion juvénile, dans le cas de Montaigne ? On était en droit d'en douter. Alain Legros enfonce le clou : « L'aisance de sa "main grecque" cursive rend suspect tout ce que l'auteur des *Essais* peut dire en la matière⁹. » Conclusion à peser au poids du sanctuaire. Replacer les habitudes de Montaigne (comme « acquéreur de livres¹⁰ », lecteur et annotateur) parmi celles de ses contemporains permet de nuancer certaines assertions captieuses des *Essais* (la question du grec constituant certainement un cas d'école). Si Montaigne n'eût assurément rien d'un lecteur *comme les autres*, nous pouvons néanmoins tenter de mesurer, sur les pas d'Alain Legros, ce qui fait de sa « librairie » une collection à la fois exemplaire et singulière au regard de celles des autres lecteurs de la Renaissance.

À ce jeu de la bibliothéologie [*sic*!] comparée, un *item* de la « librairie » retient tout particulièrement l'attention : le *De deis gentium* de Giraldi (Bâle, J. Oporin, 1548). De ce volume, conservé comme l'*Alphabetum græcum* à la Bibliothèque nationale – et bien identifié depuis plusieurs dizaines d'années¹¹ (il porte l'ex-libris *mōtaigne* en page de titre) –, Alain Legros n'est certes pas l'*inventeur* ; mais il en est à coup sûr le réinventeur véritable, car c'est à l'un de ses articles¹² qu'on doit l'attribution irréfutable des notes marginales (en latin et en grec) à Montaigne, alors « en son adolescence » (et non à La Boétie, comme on l'avait cru depuis Bonnefon). Les marges du « *Giraldus* » nous montrent le jeune humaniste au travail : dix notes manuscrites y relèvent, en latin et en grec, quelques *notabilia* remarquables dans la compilation mythographique de l'Italien, et montrent comment l'étudiant studieux pratique certaines lectures

8 Pour les différents types d'ex-libris utilisés par Rabelais, voir Olivier Pédeflous, art. cité.

9 Alain Legros, « La main grecque... », art. cité, p. 473.

10 *Id.*, *Montaigne manuscrit, op. cit.*, p. 13, où est évoqué « Michel Montanus, le jeune acquéreur de livres ».

11 Bnf, Rés. Z Payen 490 (num. Gallica). Voir Jean-François Payen, *Documents inédits ou peu connus sur Montaigne*, Paris, P. Jannet, 1850, *reprint* Genève, Slatkine, 1970, p. 38 : « C'est M. Techener qui m'a procuré ce volume. »

12 Alain Legros, « Le Giraldus de Montaigne et autres livres annotés de sa main », *Journal de la Renaissance*, vol. 1, 2000, p. 13-88 ; et *Id.*, *Montaigne manuscrit, op. cit.*, p. 23-24 et 209-214.

croisées. « De tels ravaudeurs, gens que je ne feuillette guiere » (III, 12) : l'assertion ne vaut pas pour les années de formation (parisienne ?), puisqu'une compilation en appelle une autre comme les *Antiquæ lectiones* de Ludovico Ricchieri, dit Cælius Rhodiginus (1542 pour la version définitive), ces miscellanées qui figuraient dans toutes les bibliothèques savantes de la Renaissance. Le jeune *Montanus*, au début des années 1550 (?), est aux prises avec les « ravaudeurs » : comme Rabelais¹³, comme Pontus de Tyard et bien d'autres¹⁴, il parcourt le prolifique désordre de Rhodiginus, toute une bibliothèque en deux volumes. Comme Rabelais, comme Pontus de Tyard, il se fraie un chemin entre les superstitions païennes et les curiosités du panthéon antique, décryptées par Giraldi. Le plus saisissant est que les trois écrivains français partagent les mêmes lectures à peu près au même moment (1551-1552 ?) : Montaigne n'est que simple étudiant, mais Tyard met la dernière main à son *Solitaire premier*¹⁵ (1551), quand Rabelais, écrivain mûr, donne à ses deux derniers livres anthumes, le *Tiers* et le *Quart livre*, leur forme définitive (1552). Nous n'avons pas conservé les exemplaires du *De Deis gentium* utilisés par Rabelais et par Tyard¹⁶. Mais celui de Montaigne est un vestige qui nous permet de reconstituer, par-delà les différences évidentes entre ces trois prosateurs de premier plan, une communauté intellectuelle dont la compilation érudite est l'instrument privilégié.

Montaigne n'oubliera pas Lilio Gregorio Giraldi, cité avec Sébastien Castellion comme deux « tres-excellens personnages » – malheureusement victimes d'un destin misérable – dans les *Essais* (II, 34). Si son goût pour la théologie païenne¹⁷ doit certainement quelque chose à la lecture de l'Italien, on ne peut s'empêcher de penser que le bilinguisme (latin-grec)

13 Voir notamment Jean Céard, « Rabelais antiquaire : les *Lectiones Antiquæ* de Coelius Rhodiginus et le *Tiers livre* », dans *Les Labyrinthes de l'esprit : collections et bibliothèques à la Renaissance*, dir. A. Vanautgaerden et Rosanna Gorris Camos, Genève, Droz, 2015, p. 75-104.

14 Voir François Roudaut, « Remarques sur l'allégorie chez Coelius Rhodiginus », dans *L'Allégorie de l'Antiquité à la Renaissance*, dir. B. Pérez-Jean et P. Eichel-Lojkine, Paris, Champion, 2004, p. 381-398.

15 Voir les notes de l'édition du dialogue procurée par Jean-Claude Carron, dans Pontus de Tyard, *Œuvres complètes*, t. II, 1, Paris, Classiques Garnier, 2019.

16 Voir François Roudaut, *La Bibliothèque de Pontus de Tyard. Libri qui quidem extant, « Lectures avérées ou probables de livres absents de l'Inventaire »*, p. 564.

17 Voir p. ex. le panorama proposé par André Motte, « Montaigne et les dieux antiques », dans *Montaigne et la Grèce*, dir. K. Christodoulou, Paris, Aux Amateurs de livres, 1990, p. 131-141.

caractéristique de ces miscellanées érudites auxquelles se rattache, comme d'autres compilations, le *De deis gentium* a servi de modèle à la « fricassée » française des *Essais*, truffée de latin tout ainsi que la prose néo-latine de Giraldi, de Rhodiginus, de Politien ou d'Érasme l'était de grec, à chaque page. Sur le plan linguistique (et stylistique) – celui d'un *code-switching* entretenu par le recours ininterrompu aux citations allogènes –, les années d'apprentissage du jeune Montanus ont ainsi beaucoup à nous apprendre, si l'on ne se limite pas à une simple enquête sur les « sources » des *Essais* (anachronique pour les lectures des années 1550). En effet, aux yeux de qui voudrait « explorer toutes les voies de l'humanisme érudit » afin de comprendre la genèse de la manière montaignienne, les *commentarii* mythographiques de Giraldi méritent de figurer parmi ces « recueils de commentaires » et autres « diverses leçons » qui permirent à l'auteur des *Essais* de réinventer le modèle des mosaïques saturées de fragments disparates, afin de les faire passer « de la glose à l'essai¹⁸ ».

Dans ses précieux *Essais sur poutres*, Alain Legros a souligné l'importance de ces « recueils doxographiques permettant, sur n'importe quel sujet, de trouver une citation appropriée à son propos¹⁹ » : Montaigne écrit lui-même – et il faut le croire ici – qu'il a « prins des lieux assez ailleurs qu'en leur source » (III, 12). Le *De deis gentium* de Giraldi est de ces compilations où l'on peut puiser à loisir ; s'il n'est pas tout à fait comparable aux *Antiquae lectiones* de Rhodiginus – notamment parce qu'il est organisé en dix-sept « syntagmes (*syntagmata*) » (ce qui le fait échapper au caractère erratique de l'*ordo fortuitus* des vraies miscellanées²⁰) –, ce fort ouvrage avait tout pour donner au jeune Montaigne le goût de la lecture indirecte, de la progression d'une citation à l'autre et des « larrecins » constitutifs du futur « pastissage » des *Essais*.

C'est ainsi que Rabelais lisait le *De deis gentium*. Révisant son *Tiers livre*, il l'enrichit (ou l'*esmaille*, corrigerait bientôt Montaigne sur son propre EB) du nom d'Hippolyte, deux fois né²¹, ajoute ici une allusion aux

18 Toutes les citations sont empruntées à André Tournon, *La Glose et l'essai*, PU Lyon, 1983, p. 147-164.

19 Alain Legros, *Essais sur poutres. Peintures et inscriptions chez Montaigne*, préface de M. A. Screech, Paris, Klincksieck, 2000, p. 208.

20 Sur la question de l'« ordre » des miscellanées, voir Jean-Marc Mandosio, « La miscellanée : histoire d'un genre », dans *Ouvrages miscellanées et théories de la connaissance à la Renaissance*, dir. Dominique de Courcelles, Paris, École nationale des chartes, 2003, p. 7-36.

21 *Tiers livre* (1552), xviii ; Giraldi, *De deis gentium*, 1548, p. 510.

oracles de Jupiter Ammon²², à la fontaine Castallie ou aux Branchides²³, remplace là *Demiourgon* par *Demogorgon*²⁴. Augmentant son ultime *Quart livre*, il résume la notice de Giraldi sur les Cabires²⁵, retrouve dans son traité le nom de *Mixarchagevas* donné par Plutarque pour l'étoile Castor²⁶, emprunte au mythographe telle citation des *Métamorphoses* d'Ovide sur les chevaux du soleil²⁷, évoque après lui le simulacre de Diane tombé du ciel²⁸ ou la distinction entre latrie, dulia et hyperdulia²⁹, avant d'user à l'imitation de l'Italien, mais en français, dans la *Briefve declaration* (si elle est ici authentique), des vocables « Apopompæus » et « Apotropæus³⁰ ». La liste des emprunts n'est certainement pas exhaustive, et l'étude comparative mériterait d'être poussée plus avant – d'autant que la source giraldienne avait échappé au relevé de Jean Plattard³¹. Retrouvera-t-on un jour l'exemplaire du *De deis gentium* passé entre les mains emprunteuses de maistre Alcofribas ? Ce serait alors l'occasion d'en comparer l'éventuelle annotation avec celui du jeune Michael Montanus³². Que nous possédions l'exemplaire rabelaisien d'un autre ouvrage du même Giraldi, le *De annis et mensibus* (Bâle, M. Isengrin, 1541 ; BnF, Rés. G-2108), ne nous console guère – d'autant que les annotations qu'on y trouve ne sont pas autographes³³.

22 *Ibid.*, XIX et XXIV ; cf. Giraldi, *De deis gentium*, 1548, p. 144.

23 *Ibid.*, XXIV ; cf. Giraldi, *De deis gentium*, 1548, p. 318 et 363-364.

24 *Ibid.*, XXII, cf. Giraldi, *De deis gentium*, 1548, f. a2v. Emprunt signalé par le lecteur et annotateur ancien de l'exemplaire conservé à l'Université de Virginie (Gordon Collection) : voir Raphaël Cappellen, « Rabelais entre bibliophilie et lecture érudite : sur un exemplaire du *Tiers livre* de 1552 », dans *Études rabelaisiennes*, LIV, Genève, Droz, 2015, p. 71-95.

25 *Ibid.*, XX ; Giraldi, *De deis gentium*, 1548, p. 29-30.

26 *Ibid.*, XX ; Giraldi, *De deis gentium*, 1548, p. 251.

27 *Quart livre* (1552), XXXIII ; Giraldi, *De deis gentium*, 1548, p. 344.

28 *Ibid.*, XLIX ; Giraldi, *De deis gentium*, 1548, p. 511.

29 *Ibid.*, LII ; Giraldi, *De deis gentium*, 1548, p. 7.

30 *Ibid.*, « Briefve declaration » ; *De deis gentium*, 1548, p. 34.

31 Plattard, *L'Œuvre de Rabelais (Sources, Invention et Composition)*, Paris, Champion, 1910. Quelques-uns des emprunts relevés ci-dessus sont à mettre au crédit de Raphaël Cappellen : voir sa thèse de doctorat « *Feuilleter papiers, quoter cayers* ». *La citation au regard de l'érudito ludere des fictions rabelaisiennes*, soutenue en décembre 2013 (dir. M.-L. Demonet).

32 Comme il a été possible de faire avec les exemplaires de la même édition de Plutarque (Bâle, 1542) pour Rabelais et Amyot : voir « "Non, c'est pas lui [Rabelais] qui a gagné. C'est Amyot, le traducteur de Plutarque". Rabelais et Amyot face au texte grec des *Moralia* », dans *La Langue de Jacques Amyot*, dir. François Frazier et Olivier Guerrier, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 91-110.

33 Contrairement à ce qu'avance Emmanuelle Lacore-Martin (« Les *marginalia* du volume BNF RES-G-2108 (1) et (2) », dans *Études rabelaisiennes*, n° 46, 2008, p. 37-75). Voir les

Quoi qu'il en soit, il est plaisant d'imaginer les deux géants de la Renaissance française, le vieux Rabelais et le jeune Montaigne, penchés sur le même ouvrage à quelques mois d'intervalle³⁴. Ajoutons-y la figure de Pontus de Tyard, et ces trois instantanés nous offrent – autour d'un seul et même livre – tout un panorama de l'humanisme français au mitan du XVI^e siècle.

C'est à ce type de reconstitution historique que nous a habitué-e-s Alain Legros – *comme si nous y étions*. Dans la tour, sous les poutres, au-dessus des marges, d'une encre à l'autre, il a mené son enquête avec l'exigence des meilleurs détectives. Sa plus grande réussite est de nous avoir convié-e-s à regarder avec lui au-dessus des épaules d'un géant. Travail titanique.

Romain MENINI
Université Gustave Eiffel
(Paris-Est – Marne-la-Vallée)

réerves exprimées dans *Rabelais altérateur*, *op. cit.*, p. 1034.

34 Dans *Montaigne manuscrit*, *op. cit.*, p. 209, Alain Legros nous permet, à partir de la première note autographe – un renvoi marginal aux *Doctrinae physicae elementa* de Melanchthon (lus d'après lui dans une édition lyonnaise) –, à faire de 1552 un *terminus a quo* pour la (première ?) campagne d'annotation du *Giraldi*.